

Canet, le 18 01 2010

Le lac de Peirce (III)

La rencontre avec le destin

L'immortalité de l'homme-signe

M. B. : Aujourd'hui, on est lundi 18 janvier 2010...

G. P. : On ne s'est pas vu pour se souhaiter la bonne année...

M. B. : Oui... ça fait deux fois que je parle du lac de Peirce en le mettant en rapport avec la question des pulsions. On a un peu tendance à oublier quelque chose dans les pulsions sur quoi Szondi insiste beaucoup, le caractère destinal des pulsions. C'est quelque chose d'intéressant... je vais improviser comme d'habitude, ce ne sont pas des choses auxquelles je réfléchis toute la journée...

L'autre jour, dans un groupe, on parlait d'un enfant en difficulté, et j'ai dit : « C'est son destin ! ». Je ne vous raconte pas la réaction du groupe ! On était prêt à m'arracher les yeux... « qu'est-ce que c'est cette histoire de destin ? Vous dites n'importe quoi ! ». Ce n'est pas faux, mais je l'ai dit, donc c'est foutu, à partir du moment où on a dit quelque chose, il faut y aller, il faut assumer, sinon on est foutu... je maintiens cette question de destin, puisque je l'ai dit, c'est la seule raison... (rires)

G. F. : (rires) Suffisante.

M. B. : C'est vrai !... Quelle représentation pourrait-on se faire du destin ? Cela voudrait dire qu'il y a quelque nécessité qui nous travaille. Quelles sont les nécessités les plus évidentes, les plus fortes, les plus extraordinaires ? Ce sont les nécessités pulsionnelles. Il y a des pulsions qui nous traversent. C'est le destin des pulsions ! Il n'y a pas que Szondi qui en parle, Dans « *Métapsychologie* », Freud le disait déjà dans un article intitulé « *Pulsions et destin des pulsions* ». Le destin des pulsions, c'est d'aller vers la satisfaction. La pulsion est là, à partir de la manière dont on est constitué, de comment on s'est développé. On a affaire à tout un système pulsionnel qui nous amène vers des choses qui peut-être ne se réaliseront jamais. Le pulsionnel ne se transforme en destin que dans certaines occasions, encore faut-il que l'occasion soit fournie. Je me disais que cela pouvait être une définition du destin : le destin est une occasion fournie à la pulsion, quelque chose qui est sur son chemin et qui, à un moment donné, dans une circonstance particulière, peut se trouver effectivement engagé. Ce n'est pas pour rien que Freud parlait du destin des pulsions, ce n'est pas pour rien non plus qu'un type comme Szondi a inventé la *daseinanalyse*, l'analyse du destin. Il y met évidemment au premier chef les pulsions et leur articulation, et il montre comment des gens se retrouvent à faire certaines professions par le biais de... vous vous souvenez de ce terme typique de Szondi... de l'opérotropisation, une manière de fixer...

O. F. : Littéralement *dasein* c'est l'être là.

M. B. : L'être là, oui, c'est pour ça que je pense que je me trompe de mot...mais c'est compliqué, n'en profitez pas pour vous lancer dans des discussions infinies parce que sinon, je ne sais plus où j'en suis, déjà que j'ai tendance à faire ça spontanément... L'opérotropisation est le fait que des gens, de par leur constitution pulsionnelle, se retrouvent à faire certains types de métiers. C'est intéressant comme idée. Un type se retrouve épicier, pourquoi ? Il peut dire que ce sont les circonstances de la vie qui ont fait qu'il s'est retrouvé

épiciers mais n'y a-t-il pas quelque chose d'autre qui travaillait ? Est-ce simplement une série de circonstances tychiques, comme dirait Peirce, est-ce uniquement le fait du hasard ?

Le hasard est une question qu'on s'est toujours posé à Château Rauzé parce que chaque fois que l'on regarde l'histoire d'un bonhomme végétatif suite à un accident dont il est responsable, on s'aperçoit qu'il avait de bonnes raisons de faire ça . Dans les cas où l'accident n'est pas de son fait, comme le cas où le type marche tranquillement sur le trottoir et qu'une voiture lui fonce dessus, on peut dire qu'il y a des limites à l'idée qu'il était destiné à avoir un accident. Mais si on le prend sous l'angle du destin pulsionnel, on peut dire qu'il y a quelque chose de la pulsion de destruction qui travaillait chez lui et qui le destinait à ça... La pulsion le poussait vers ça, mais encore fallait-il qu'une occasion se présente pour qu'il plonge dedans. C'est dans ce sens là qu'on peut avoir une idée de ce que peut être le rapport de la pulsion et du hasard, où les deux combinés font du destin.

Lorsque vous lisez Freud, -toujours en continu parce que c'est bien de lire Freud en continu- il parle de la névrose de destin. Qu'est-ce que la névrose de destin ? Il explique le cas d'une femme dont les six maris meurent successivement. Elle ne les tue pas, pas besoin...

Public : (rires)

M. B. : ... le destin s'en charge... C'est son destin. Et ce destin nous est révélé parce qu'il arrive de telle manière qu'on peut dire qu'il y a quelque chose de tendanciel en lui. Et comme toujours avec le tendanciel, si on lui en donne l'occasion, il devient de l'actuel. Ce sont des choses toutes simples, je ne vais pas très loin dans ces réflexions... (sonnerie portable) Ah, c'est une dame qui me téléphone tous les lundis vers six heures du soir bien qu'on ait convenu qu'elle devait me téléphoner le lendemain matin à six heures et demi mais elle veut me stresser un peu, juste avant, comme ça, demain, je serai en pleine forme pour écouter tout ce qu'elle a à me dire. Ça fait dix ans que ça dure, c'est son destin, et c'est le mien aussi par la même occasion... (rires)

G. P. : Et le nôtre.

M. B. : Et le vôtre, oui, c'est accablant... (rires)

F. C. : Je peux te poser une question Michel...

M. B. : Oui, vas-y...

F. C. : Tel que tu le décris, on a l'impression que c'est une autre version de la fatalité mais de façon plus globale... si on suit un ordre logique, l'occasion devrait être considérée aussi sous l'angle destinal ce qui supprime la notion de hasard ...

M. B. : Je peux te répondre presque facilement. Prenons un type, le traumatisé crânien qui a été renversé par une voiture. Quel est le rapport avec son destin ? On peut dire que si une autre personne s'était trouvé au même endroit, elle aurait senti que quelque chose était en train de se passer et elle aurait fait un pas de côté... c'est con ce que je dis, j'en suis désolé, mais c'est pour dire à quel point la question du hasard arrive dans une sorte de processus qui n'est pas inéluctable. Si ce hasard ne survient pas, le destin ne se manifestera pas. Il y a sans doute des tas de grands conquérants qui sont morts sans jamais avoir conquis quoi que ce soit, parce que l'occasion ne leur a pas été fournie. Le destin n'est pas au sens de la fatalité mais au sens d'une nécessité qui travaille mais qui ne pourra se manifester qu'en rencontrant un certain hasard de circonstances particulières. On le sent bien dans notre propre vie. Si on

essayait de décrire notre chemin par la suite des hasards qui a fait qu'on se trouve par exemple tous ici, s'il fallait analyser les hasards, ce ne serait pas possible, ce serait un travail de romain, mais on peut penser qu'il y a quelque chose du niveau pulsionnel qui fait que vous et moi sommes amenés à nous retrouver rassemblés, encore faut-il qu'il y ait l'occasion. Imaginons que je crève maintenant, c'est toujours possible ces choses-là, un de mes patients médecin me disait « la vie et la mort c'est pile ou face ». Tout à coup, on peut passer de l'autre côté, quelque chose serait terminé au moins... Il faut des occasions, il faut quelque chose qu'on appelle la rencontre.

Qu'est-ce que la rencontre ? La rencontre a quelque chose de destinal. Le hasard, la tuché de Peirce, de Lacan, et de tout ce monde là, la tuché est un hasard absolu. Jean Oury le récuse, il n'est pas pour le hasard absolu. Le hasard absolu se transforme en hasard relatif du fait de l'irruption dans un système destinal. Voilà une réflexion que je vous propose pour essayer de saisir comment des gens, par hasard, arrivent à se retrouver dans des situations tout à fait ressemblantes. Dans la vie de tout un chacun, on connaît ça: « Encore une fois... et pourtant je ne l'ai pas fait exprès ! » Oui, d'accord, tu ne l'as pas fait exprès, mais le hasard des rencontres a fait que cette chose là a pu se produire, donc ça veut dire qu'il y avait quelque nécessité qui travaillait là-dessous. Mais ce n'est pas tout à fait de ça dont je veux parler...

F. C. : Pour te suivre et c'est absurde de ma part, mais je me dis comment l'appliquer par exemple à ce qui s'est passé à l'université la semaine dernière, comment comprendre cet assassinat...

M. B. : Eh bien, non, je ne peux pas dire ça... c'est trop frais... ça fait souffrir trop de monde.

Public : Ouais, moi aussi...

M. B. : Je pense que c'est le hasard... vraiment, on ne peut pas faire plus... mais il y a un certain état pulsionnel qui peut permettre des choses comme ça...

Même si cette théorie est fausse, ça ne mange pas de pain d'essayer de voir ce qu'elle donne pour chacun d'entre nous. Certaines choses dont on voudrait se débarrasser en disant qu'elles sont purement circonstancielles mériteraient d'être interrogées sur leur part pulsionnelle. Cela a son intérêt propre, au moins sur le plan prophylactique. Maintenant c'est peut-être idiot ce que je suis en train de raconter, et je vous l'accorderais, pas trop rapidement mais si vous insistez, je pourrais vous l'accorder... Chez les traumatisés crâniens, c'est un truc que j'ai vu cent, deux cents fois, depuis vingt ans ! J'ai vu ça presque pour chaque personne avec qui j'ai pu parler de son histoire. Chaque fois, ça mettait tout le monde dans l'embarras parce que laisse penser que les blessés ont voulu ce qu'il leur est arrivé, mais non, pas du tout cela, il n'y a rien de l'ordre de la volonté là-dedans. Un de mes petits chéris de Bordeaux, que j'ai reçu ici pendant une dizaine d'années, a eu un accident dans les circonstances suivantes... Un matin, il était en vélomoteur et il se préparait à tourner à gauche pour rentrer dans son bahut, une femme qui était derrière lui en voiture se baisse pour ramasser un sac que son bébé venait de faire tomber, elle ne voit pas qu'il avait ralenti, le type se retrouve traumatisé crânien grave. Là, les réactions de cause à effet, franchement, il y en a pas et pourtant, dans son histoire, il y avait ça dedans.

Je vais même aller un petit peu plus loin encore... Nous avons peut-être une conception de la causalité qui n'est pas correcte. Est-il légitime de distinguer la cause et l'effet ? Je vous pose la question... Vous ne savez la cause que parce que il y a un effet, ça marche dans un sens. On ne parle d'effet que parce qu'on suppose une cause, c'est un truc qui se mord la queue, cause et effet ne marchent pas très bien. Je me permets de vous recommander un article qui est sur mon site, traduit en français et corrigé par Janice, il n'y a sans doute pas d'erreurs. Cet article

de Peirce s'appelle « *Les nouveaux éléments* », *Kaina stokeia*. Il est remarquable et fait une critique, au sens philosophique du terme, de la causalité chez Aristote. C'est un pur chef d'œuvre. Il faut dire que Peirce était du niveau d'Aristote, c'était un sacré grand bonhomme. Lisez cet article, il essaie de dialectiser cette notion de cause qui est souvent traduite de façon dualiste par cause-effet, selon la philosophie la plus commune qui soit. Et cela éclaire la notion de rencontre. On sait que parfois, on fait des rencontres, des vraies rencontres... Une vraie rencontre, c'est quand il se passe quelque chose et que ça dure. Cela ne se fait pas tout le temps dans l'existence, de temps en temps on rencontre quelqu'un. Mais si on y réfléchit, on se rend compte qu'on avait ça en tête, qu'on était à la recherche de quelqu'un comme ça. Dans la rencontre amoureuse, c'est un truc qui se voit, on sait qu'il y a un moment de préparation, qu'on est prêt à accueillir quelqu'un, et il peut y avoir une vraie rencontre amoureuse du fait de se sentir dans cette visée intérieure. Le noyau fondateur de la rencontre, dit Lacan, c'est la tuché et ce terme veut aussi dire la rencontre. La rencontre a cette part de hasard qui arrive dans un univers déjà marqué sur le plan pulsionnel. Il y a une poussée qui fait que quelque chose se passera, ou pas. C'est un peu comme le cancer, tous les types qui ont étudié le cancer depuis des dizaines d'années disent que tout le monde aura un cancer... peut-être après sa mort !... C'est une vision des désordres du développement des cellules, on sait qu'à un moment donné, il y aura du désordre. Peut-être que cela se produira quand j'aurai cent-cinquante ans... Cela vient légitimer cette parole que j'ai toujours trouvé extraordinaire de mon grand ami Canguilhem : un type meurt d'une crise cardiaque et lors de l'autopsie on découvre qu'il avait un cancer de la prostate. Canguilhem se demande si cet homme était malade sans le savoir d'un cancer de la prostate. Il répond à cette question par un « non » très ferme: il n'était pas malade d'un cancer de la prostate puisqu'il n'avait pas de symptômes. C'est la question de la clinique qui est importante. Le moment de l'arrivée du symptôme, c'est la rencontre avec le symptôme ! Je pourrais vous prendre des tas d'exemples... cette idée de rencontre montre qu'il faut qu'il y ait un terrain mais le terrain seul ne suffit pas ! Freud le dit très bien avec la fameuse histoire du sac à main : cette dame qui sort un soir avec son sac à main, passe dans une rue sans lumière et se retrouve par terre assommée. Elle se relève en titubant, va jusqu'au poste de police et dit : « l'obscurité m'a frappé et m'a volé mon sac ! »... c'est l'histoire du terrain ça. Il y a toute une réflexion très profonde à faire autour du cœur de cette question qui est la rencontre. Il peut y avoir une rencontre avec le destin mais ce n'est pas obligatoire et dire que ce n'est pas obligatoire est très important. Bien entendu, on peut rencontrer son destin, si les circonstances s'y prêtent.

F. C. : Quelle est la façon de donner un périmètre ? C'est une construction presque idéale, presque mythique !

M. B. : Pourquoi mythique ?

F. C. : Pourquoi aurait-on besoin de cette pensée...

M. B. : Parce qu'elle existe.

F. C. : Non mais cette pensée finaliste...

M. B. : Là, je la définaise, si tu remarques...

F. C. : Rencontrer le destin, ça veut dire qu'il existe quelque part, sinon on ne le rencontrerait pas...

M. B. : Ah non, ce n'est pas nécessaire. Par exemple, tu prends de l'eau puis tu fais un abaissement brutal de la température, jusqu'à moins cinq degrés, il ne se passe rien, l'eau est un peu plus froide, c'est tout ; si tu jettes un cristal de glace dedans, d'un coup, ça devient un bloc de glace. S'il y avait pas le cristal de glace, il n'y aurait jamais...

F. C. : Oui, mais il y avait l'eau...

M. B. : C'est ce que je suis en train de te dire, c'est de ça dont on parle...

F. C. : Oui, mais le destin, c'est une idée qui d'une part, ne nous est pas familière dans la conception logique ou pragmatique, et le fait que ça arrive comme ça... tu vois, je n'arrive même pas à imaginer ce que c'est le destin...

M. B. : C'est la critique du *fatum* que je suis en train de faire. Le *fatum*, ça habite tout le monde, même si on ne le veut pas...

F. C. : Mais on voit bien que ça fait partie des chimères des pensées les plus anciennes...

M. B. : Non, ça fait partie des chimères de vos pensées, des miennes aussi, de nos pensées. En général, on a tous ça en tête, on a tous l'idée de *fatum*, qu'on le veuille ou non; bien sûr, on le critique, nous sommes positivistes, rationalistes, tout ce que vous voulez... Mais il n'empêche qu'on a ça au fond de soi, on le voit sous l'angle de la répétition, les choses qu'on répète. Cela fait longtemps qu'on parle de la question de la répétition, son lien avec la jouissance, enfin tous ces machins-là, mais il n'empêche que, quand les choses se répètent, on se dit qu'il y a quelque nécessité à l'œuvre là-dedans.

F. C. : Mais je résiste parce que ça voudrait dire que si l'occasion est donnée, c'est comme si nous étions déterminés, c'est pour ça que je résiste. Parce que si tu veux, je ne demande qu'à comprendre mais dans cette idée de destin et de rencontre, à un certain moment, si le processus logique vise à ce que cette rencontre se produise, alors il y a une forme de détermination pour les individus. En parlant de la répétition, ça veut dire que si on n'a pas cette idée en tête de destin, ça veut dire qu'il y a une détermination dans cette idée-là ?

M. B. : Question : lorsque par exemple, quelqu'un dans sa vie répète des choses, quelles questions se pose-t-il ? Je vous parle de choses très concrètes, auxquelles on est confronté tout le temps, on se dit « ah merde alors, ça recommence cette histoire, pourtant je m'étais juré que jamais, jamais je ne ressemblerai à ma mère... » Tu peux te jurer tout ce que tu veux, il n'empêche que ça arrive, et ça arrive d'autant plus que tu te l'es juré, on sait ces choses-là, et ça vaut le coup de leur donner un sens logique. J'essaie de le faire avec l'hypothèse des pulsions. Bien sûr, il y en a d'autres qui s'en sont chargés depuis longtemps. Les pulsions sont dans ces histoires-là, il y a un système pulsionnel dans lequel nous sommes pris. Il faut lire Szondi, c'est vrai que c'est un peu chiant à lire, toi qui l'as lu en entier et étudié par cœur même, tout le système pulsionnel de Szondi, c'est l'analyse du destin, de ce qui fait qu'on est amené à faire quelque chose, ce qui ne veut pas dire qu'on va le faire, ça c'est clair ! ça se dit même dans les romans, peut-être pas les plus réussis, mais « passer à côté de son destin », ça se dit ces choses-là, ça fait partie des pensées qui nous habitent. Comment peut-on soumettre ces pensées à la critique ? Vous avez tellement honte de les avoir que vous n'osez même pas vous les avouer, on est tous pris là-dedans, c'est le *fatum*. Les Arabes se rapprochent beaucoup plus de Lacan, ils sont assez lacaniens, pour eux, c'est '*mektoub*', ce qui veut dire 'c'est écrit'. Pour Lacan, ce qui ne cesse pas de s'écrire, c'est la nécessité. « Ne cesse pas », il

s'amusait beaucoup avec ça, il y a de la nécessité dans 'ne cesse pas'. Mais est-ce que c'est fatal ? c'est une autre paire de manches et c'est ce que je remets en question ! Je dis que ce n'est peut-être pas fatal, au sens de Canguilhem et de son histoire de prostate.

D. S. : Et ça rentrerait dans quelque chose qui serait du possible ?

M. B. : A tout prendre, ce serait plutôt du potentiel. Le possible, c'est le possible, c'est trop énorme le possible ! Il me semble que c'est plutôt quand il y a quelque chose qui potentialise et c'est dans ce potentiel que tout à coup, le destin peut se manifester. L'image de l'eau que j'ai donné tout à l'heure n'est pas si con, ça va assez bien, mais il faut qu'il y ait un cristal de glace pour que l'eau gèle, sinon elle baisse seulement de température.

L. F.-C. : Quelle est la différence entre le potentiel et la possibilité ?

M. B. : Eh bien, le possible c'est le possible, il n'y a rien qui vient le travailler, on peut dire le pur possible. Le potentiel c'est quelque chose dont on a exclu un élément pour le coup. L'idée de potentialiser veut justement dire que tout n'est plus possible, ou plutôt le champ des possibles vient de se réduire de manière tout à fait considérable, en même temps avec à l'intérieur une certaine nécessité. Par exemple, quand on parle de l'énergie potentielle, puisqu'on en parle pour le lac de Peirce, ça signifie que si jamais l'objet était lâché, pouf, il tomberait. Il a cette énergie potentielle, mais il l'a potentiellement, elle n'est pas encore en exercice, on est là devant la question de l'exercice...

O. F. : En même temps, la pulsion elle travaille le hasard...

M. B. : Non.

O. F. : Non ?

M. B. : Non, il me semble que ça vaut le coup de garder le hasard comme une coordonnée indépendante.

L. F.-C. : C'est une rencontre.

M. B. : Voilà, une rencontre, c'est vraiment...

O. F. : Pourquoi on est plus à cette place-là qu'à une autre à un moment donné ? qu'est-ce qu'on foutait là ? Quand Freud se balade dans une rue un peu chaude, qu'il s'en éloigne puis, par hasard, se retrouve dans la même rue, il va associer ça à la pulsion...

M. B. : Il associe ça à la pulsion ?

O. F. : Oui.

M. B. : Mais au bout du compte, il aurait pu aussi bien ne pas se retrouver dans la même rue, il faut laisser cette possibilité, c'est là, la part de hasard. Il y a un bouquin qui était sorti il y a vraiment longtemps, d'un type prix Nobel, Jacques Monod, « *Le hasard et la nécessité* », qui a fait un tabac pas possible. Il a été vendu au-delà de ce que sont vendus d'habitude ces livres-là. C'est un bon titre et le bonhomme est intéressant, mais j'ai toujours pensé qu'il lui manquait une coordonnée : la continuité. Le continuum de l'existence est traversé par des

champs de nécessité. Les théoriciens de la physique ont plein de concepts intéressants, comme celui de champ. C'est un concept très simple, qui veut dire qu'en chaque point, il y a une vectorisation des forces, les choses ont tendance à aller dans une direction, un peu au sens de l'énergie potentielle. Le champ est un premier lien fondamental entre un continuum, (un champ c'est continu), et puis une nécessité : un champ de potentiel, un continuum et une nécessité. Pour reprendre le fameux espace-temps d'Einstein où il dit que si vous foutez une masse dans l'espace temps, tout l'espace-temps va se tordre. Selon le champ créé par cette masse, tout point dans ce champ va parcourir une trajectoire à une vitesse uniforme dans le champ. Vous mettez une masse, donc la masse se tord et fabrique une certaine géométrie de l'espace temps, c'est intéressant comme idée...Eh bien, la pulsion, je l'ai toujours vue comme ça, c'est-à-dire une espèce de géométrie, et si vous n'y mettez pas une petite masse là-dedans, rien ne bougera, il ne se passera rien. Il faut qu'il y ait le hasard de la rencontre, mais une rencontre dans lequel il y a déjà tout un potentiel qui est organisé, qui est là, qui est présent. Ces images sont un peu trompeuses parce que ça fait un peu dualiste, si vous voulez une bonne image qui puissent intégrer les trois dimensions de la continuité, de la nécessité et du hasard, il faut que ces trois dimensions soient continuellement prises ensemble.

A une époque je lisais les lettres de... comment il s'appelle celui-là... oh, c'est terrible... ce penseur grec...Épicure ! Quand on regarde le texte grec, -je ne lis pas le grec mais j'étais curieux de comparer ce que je lisais en français et ce que ça pouvait donner en grec, ça me permettait de piquer des mots-, on trouve parfois dans une même phrase le *suneche*, la continuité, et la *tuché*, le hasard. On voit le type de pensée que ça nécessite. Le destin est quelque chose qui arrive dans la continuité de l'existence sous l'effet d'une certaine tension intérieure pulsionnelle. Une certaine nécessité apparaît par hasard, mais il faut les trois, parce que le hasard seul ne ferait rien du tout, le hasard est toujours là. C'est ce que pourrait être le destin. Il faudrait relire ce texte que j'essaie d'apprendre par cœur depuis maintenant trente ans, régulièrement je le reprends et j'essaie de l'apprendre par cœur et je n'y arrive pas, c'est dramatique, je suis arrivé à un niveau d'absence de mémoire quasi absolue, je ne suis pas comme le type de Luria, moi c'est l'anti mémoire absolue... (rires). Le destin c'est ce qui n'aurait pas manqué d'advenir si, c'est là que ça déconne, si j'avais eu pour l'accomplir, popopom, je ne sais plus... Joe Bousquet, vous avez ça chez Joe Bousquet ! Il a beaucoup écrit ce type-là, il était bien, et en matière de destin il connaissait la question. A 20 ans, il en avait marre de la vie, il était prêt à mourir, quasiment suicidaire, il est envoyé à Verdun et il reçoit une petite balle de rien du tout dans sa colonne vertébrale, il est paraplégique et ça le fait vivre. Son destin n'était pas de mourir, la création l'attendait au bout du chemin et il ne le savait pas, ça fait passablement réfléchir sur le destin. Vous avez son fameux rêve où il rêve qu'il meurt, qu'il reçoit l'extrême onction, un rêve extraordinaire d'où il sort guéri... c'est un type épatant, un poète, un romancier. Il ne pouvait pas bouger de son lit et, comme les duchesses de l'époque, c'est là qu'il recevait toutes les sommités de la littérature qui venaient discuter avec cet esprit remarquable. Si vous allez à Carcassonne, rue de Verdun –eh oui !- vous pouvez visiter sa maison dans laquelle les gens ont eu l'astuce de conserver sa chambre et vous pouvez voir le fameux lit de Joe Bousquet ...

Public : Je vais peut-être dire une imbécilité, est-ce que dans le *fatum* il n'y a pas l'idée qu'on ne fait que subir ?

M. B. : On pourrait en déduire ça, mais j'essaie de dire que non. La pulsion est ce qu'elle est, mais on ne peut pas dire qu'on subisse le hasard. Le hasard est là, il n'y a pas cette idée de dire que, quoique je fasse, le destin arrivera.

On peut illustrer l'idée de nécessité du destin avec l'histoire magnifique du vizir et de Bassorah : le vizir du calife se promène dans le marché de Bagdad pour écouter les saloperies

qui peuvent se dire sur le calife, et en marchant comme ça, tout à coup, il voit quelqu'un qui s'agite en le regardant avec un air terrible : c'était la mort ! Il fonce dans le palais du calife, et lui dit : « Ecoute, je viens de voir la mort, c'est moi qu'elle regardait, je pense qu'elle viendra me visiter ce soir. Peux-tu me prêter un cheval pour que je parte à Bassorah ? Là-bas, je serai tranquille... ». Le calife accepte, bien sûr, il est un de ses meilleurs vizirs, il lui prête son cheval le plus extraordinaire, ce qui fait que le type se retrouve le soir même à Bassorah. Pendant ce temps, le calife va au marché pour voir cette mort bizarre, il la trouve et lui demande : « Qu'est-ce que c'est cette histoire ? Pourquoi fais-tu peur à mon vizir ? » et la mort répond : « Je ne voulais pas lui faire peur, simplement je m'étonnais parce qu'en principe j'avais rendez vous avec lui ce soir à Bassorah... » On a là la plus belle idée du *fatum*, c'est extraordinaire ! Mais ce n'est pas tout à fait de ça dont je parle, ce n'est pas la même chose, parce qu'on pourrait dire que, le type au fond, il cherchait la mort, la fuir ou la chercher, c'est un peu la même chose, c'est complexe ces histoires, mais ça pourrait être aussi un argument en faveur de mes élucubrations que tu trouves délirantes. Parce que j'ai des choses encore pires à vous dire ...

Public : Pires que la mort ?

M. B. : C'est du travail, il y a des choses que, frileusement, on ne veut pas aborder, quand j'ai vu la gueule que faisaient tes collègues, pfff, je me demande pourquoi je dis ça... (rires) ce n'est pas simplement un joke, c'est quelque chose qui a sa consistance. Encore pire... l'immortalité ! Là vous allez dire, le type il est foutu, si on commence à parler de l'immortalité, c'est la fin des haricots... J'ai pris quelques repères, évidemment, chez mon petit camarade Peirce. J'aimerais bien vous en lire des morceaux, c'est en anglais, je vais faire une traduction simultanée, je sais à peu près le faire, je saute des lignes quand il y a des mots que je ne comprends pas, je ne vais pas m'emmerder à chercher les mots dans un dictionnaire... Quand je lis l'anglais, il y a des mots que je ne lis pas, ils passent et un jour peut-être, à ce moment-là, je comprendrai ce qu'ils veulent dire, j'ai des dictionnaires mais je ne les utilise que quand je prends des cours d'anglais le lundi matin. C'est un texte sur l'immortalité...

F. C. : C'est quel volume ?

M. B. : Philosophy, Volume VII, 7.792... (rires) On retrouve nos vieilles habitudes : on avait un copain au séminaire de sémiotique, qui, chaque fois qu'on ouvrait la bouche pour dire une citation de Peirce demandait les références. Je ne sais pas ce qu'il a fait des réponses qu'on a donné à ses questions, parce qu'on a fait des séminaires pendant trente ans, toutes les semaines et chaque fois, il posait jusqu'à quatre à cinq fois la question dans le séminaire, je ne sais pas si vous voyez le truc, ça fait deux cents fois par an au moins, alors sur trente ans...

F. C. : C'est la continuité...

M. B. : Au moins six mille fois !... C'est la question bien connue chez Peirce de l'homme signe. L'homme est un signe. Tous ces chapitres de Peirce sur l'homme qui est un signe ont sans doute inspiré Lacan, c'est vraiment d'une très grande proximité sur le plan conceptuel, même si Lacan n'a jamais dit les choses comme ça. Lacan employait un autre vocabulaire, il parlait du sujet et du signifiant alors que Peirce parle de l'homme et du signe. Par exemple il dit : « *un homme a une conscience...* », alors, conscience pris au sens de *bewusstsein*, non ?

O. F. : Bewust...



M. B. : Bevistzein... « *Un homme a une conscience, un mot n'en a pas...* » Il va essayer de critiquer ça, à la manière de Freud qui convoquait toujours un auditeur complaisant pour développer ses hypothèses, comme moi avec les mots, les mots que je ne comprends pas, je les écarte...

« *Un homme a une conscience, un mot n'en a pas. Qu'est-ce que nous entendons par conscience, c'est un terme un peu ambigu. Il y a cette émotion qui accompagne la réflexion que nous avons où nous pouvons tous distinguer cette sensation. Nous l'attribuons à tous les animaux mais non pas aux mots parce que nous avons des raisons de croire que cela dépend de la possession d'un corps animal. L'émotionnel, c'est la tarte à la crème de toutes les thérapies machinchoses, où il faut faire parler l'émotion...Il dit : c'est la conscience d'avoir une vie animale.*

« *Dans un deuxième lieu, la conscience est utilisée pour signifier le savoir que nous avons de ce qui est dans notre esprit. Le fait que notre pensée est un indice de lui même pour lui même sur le fond d'une complète identité avec soi même* ». Il faudrait que je le retraduisse. Quand on doit traduire Peirce on est confronté à ça, en anglais c'est aussi clair qu'en français ! Si vous voulez, je peux vous le lire en catalan...

« *The fact that our thoughts is an index for itself of itself on the ground of a complete identity with itself.* » C'est incompréhensible aussi en anglais, surtout avec mon accent . Ce qu'il met en cause : est-ce qu'il y a quelque chose ayant une complète identité avec soi-même ?

Je ne sais pas si vous avez lu Lacan, mais c'est la première question qu'il pose, quand il parle de la division du sujet. Il dit qu'il y a pas de complète identité avec nous même.

« *Troisièmement. La conscience est utilisée pour dénoter le je pense. Mais l'unité de la pensée n'est rien que l'unité de la symbolisation* ». Ça vous va ? *La consistance dans un mot, l'implication de l'être, appartient à chaque mot quel qu'il soit... Cette consistance, cette unité de la symbolisation. Il est facile de penser que nous avons une notion claire de ce que nous signifions par conscience, et ainsi il peut se faire que le mot n'excite aucune pensée mais simplement une sensation, un mot mental à l'intérieur de nous. Ce sont des évocations, il peut y avoir des évocations comme ça, des mots... et cela parce que nous ne sommes pas habitués à admettre que le mot écrit sur le tableau excite cette sensation. Nous pouvons penser que nous faisons une distinction entre l'homme et le mot alors que nous ne le faisons pas.*

Je suis désolé, c'est intraduisible, ça n'a aucun sens, vous ne saisissez pas...Ce qu'il essaie de dire dans toute cette histoire est la chose suivante : quand on essaie de faire la différence entre l'homme et le signe, -là il est beaucoup plus précis que ça, il ne dit pas « le signe » mais « le mot »-, quand on essaie de faire la différence entre l'homme et le mot, on s'aperçoit que tout ce qui dans notre esprit les distingue habituellement n'a pas de sens dès lors qu'on précise le point de vue de la différence. Il prend l'exemple de la conscience et de l'émotion. Un homme ressent des émotions. Quand on regarde de près ce qu'est une émotion, on voit ce qui est mis en marche par le corps. A partir de là, il pose que le signe a un corps et que ce corps lui donne une certaine apparence. Quand vous écrivez certains mots au tableau, vous verrez que les mots, en eux même, sont porteurs de quelque chose qu'on pourrait mettre tout à fait sur le même registre que celui de l'émotion. Nous ne lui attribuons pas ça, mais quand on voit la réalité de ce que peut être l'émotion telle que nous nous la vivons, on peut dire que le signe a cette capacité-là. C'est quelque chose qui m'a permis de saisir le travail qu'on pouvait faire avec les végétatifs, il est important de pouvoir trouver des mots ayant une forme, dans leur expression, dans leurs rapports avec les mots qui sont à côté, dans leurs potentialités de signification, dans ces trois dimensions qualitatives. A la fois dans sa propre musique, mais aussi dans la proximité avec les autres qui lui donnent une certaine résonance, - il faut bien qu'il y ait des types de rapport pour que cette musique puisse apparaître, elle n'apparaît pas à l'énoncé d'un seul mot. Le deuxième point est le contexte. Le troisième point est ce que

j'appelle la tonalité de signification, c'est-à-dire que ce mot aille vers certains types de signification. C'est quelque chose qui est à rentrer non pas dans la signification elle-même dont souvent on a rien à foutre, mais dans la sensation que la signification détermine. Il y a des mots qui sont riches, mon mot favori, que vous connaissez, que je suis en train d'oublier... (rires)

Public : (rires)

M. B. : Ah le salaud ! il y en a un à l'intérieur qui m'emmerde, ça suffit ! (rires) immarcescible ! Si on prend le mot immarcescible, regardez-le, prenez-le sous tous ses angles : il est bon sur le plan de la musicalité, on pourrait faire toute une histoire autour d'immarcescible, et en plus c'est un mot qui ne se case pas facilement dans une phrase...

Public : (brouhaha)

M. B. : j'ai un exemple, une déesse immarcescible, on voit cette déesses, il faut que ça aille avec des tas de choses pour que ça soit immarcescible. Sur le plan de la signification, c'est compliqué, immarcescible veut dire imputrescible, mais si vous dites « ah, cette déesse imputrescible... »

Public : (rires)

M. B. : ... tout de suite on sent que ça dégoûte un peu... (rires) on n'a pas tellement envie d'adhérer à ça, vous voyez, le choix du mot est extrêmement important. Si on dit immarcescible, on supprime la putréfaction et dans la signification, le terme de putréfaction n'apparaît que dans les arrière-plans, on ne le touche pas, au contraire. Là où imputrescible vous foutait d'emblée devant la gangrène, immarcescible vous met devant la pureté du visage. Je raconte toujours la jeune vierge de Palerme au visage immarcescible, elle était là depuis cent ans et depuis cent ans son visage n'avait pas bougé, c'est hallucinant. Ce mot immarcescible, le rapport entre ce terme (le signe) et la signification (l'esprit) dont il est porteur, peut être vu sous une incidence particulière du signe. Immarcescible n'est pas un terme qu'on rencontre très souvent. Il y a une certaine identité du mot du registre de l'émotionnel. Quand on fait une critique radicale de séparation entre l'homme et le signe, on peut voir que les choses ne sont pas si simples que ça.

Si on part d'un symbole, qu'est-ce que c'est qu'un symbole ? Cela fait partie des choses tout à fait puissantes de la sémiotique. Demandez à quelqu'un dans la rue, faites un micro trottoir, n'importe où, même dans des rues bien fréquentées, rue d'Ulm par exemple, vous n'aurez pas deux réponses semblables, personne ne sait ce qu'est un symbole. Bien sûr, il y a des dictionnaires, même des dictionnaires des symboles mais il ne définit pas ce qu'est un symbole. Tout le monde a l'air de savoir ce que c'est, il y a un savoir diffus sur le symbole, mais allez produire ce savoir, essayez de le cerner... Cette définition, vous l'avez chez Peirce, il arrive jusqu'à la notion de symbole et je vous la rappelle car ce sont des choses très importantes : Peirce fait une distinction sévère entre trois formes: l'icône, dont nous parlons souvent avec les enfants autistes, l'indice, et puis le symbole. Il dit que le symbole, c'est ce qui contient son interprétant. Quand on y réfléchit, c'est pas con du tout ! Pourquoi un dictionnaire des symboles ? parce qu'il va définir les interprétants du symbole. Donnez-moi un symbole... « cheveux », allez voir « cheveux » dans le dictionnaire des symboles, c'est énorme ce qu'il y a derrière les cheveux, il y a plein de trucs, les cheveux en serpent de la gorgone, le lien avec la mort, le fait que les cheveux continuent à pousser alors que la mort de la personne, tout ça est gigantesque. Il y a tout un ensemble de choses qui font que le cheveu

comme symbole peut venir symboliser beaucoup de choses. Il y a donc des interprétations qui sont contenues dans le symbole, et qui font que c'est ce symbole-là qui est utilisé. C'est dans ce sens-là que tout symbole contient son interprétant et c'est la définition formelle du symbole chez Peirce.

Cela nous permet de le distinguer de l'icône. L'icône est quelque chose d'interprétable indéfiniment, il n'y a rien qui vient limiter l'interprétation d'une icône.

L'indice, lui, c'est le plus terrible de tous parce que l'indice est compulsif, il vous oblige à regarder vers quelque chose : si je montre du doigt quelque chose, vous allez tous avoir le nez penché pour voir ce que je montre, c'est compulsif, l'indice. Avec les scènes de crimes, les policiers avec leurs gants blancs, c'est très tendance... avant il y avait la cendre de cigare, ce qu'il n'y a plus maintenant sur les scènes de crime... (rires)

Public : (rires)

M. B. : ... on n'a plus de cendre de cigare, Sherlock Holmes peut aller se faire voir avec sa pipe... quand on fume la pipe on sait qu'on fout de la cendre partout, il devait parfois trouver sa propre cendre, le savait-il Conan Doyle ? La vie d'un fumeur de pipe c'est une horreur, on est cerné par le tabac, c'est tragique. Quand j'arrive ici, le bureau est propre, c'est bien, il y a une petite fée qu'il l'a rangé, mais à peine j'y fous les pieds, il y a plein de cendre partout, c'est dégueulasse, répugnant, un scandale, donc voilà, ça c'est l'indice.

L'indice n'est pas très difficile à voir parce que c'est ce qui attire l'attention sur quelque chose alors que le symbole n'attire pas vraiment l'attention, généralement les interprétants sont vastes, c'est toujours en contexte qu'ils viennent, que les significations deviennent plus précises. Souvent, on prend les icônes pour des symboles, c'est le grand drame de la pensée. On s'imagine qu'on a dit quelque chose, alors qu'on a encore rien dit, parce qu'on a fait que produire des icônes. Lacan disait un truc là-dessus, ce n'est pas le plus astucieux, il appelait ça la parole vide. Il s'est amusé et avait appelé ça le discours courant, le disque ourcourant, il ne pouvait pas s'empêcher de dire des conneries, lui aussi, le disque ourcourant, le truc qui est vide, il n'y a rien, il ne s'y passe rien. On peut noter que c'est un des grands classiques dans la confusion des genres, il ne suffit pas de parler pour produire des symboles, on peut parler en ne produisant que des icônes. J'avais donné, grâce à Françoise, ce magnifique exemple que vous trouvez sur le site, les cours de xyloglossie, je trouve que c'est plus joli quand même. Vous l'avez vu sur mon site, non, les cours de xyloglossie ?

Public : C'est la langue de bois.

M. B. : C'est la langue de bois, exactement, la xyloglossie est la traduction en langue de bois de la langue de bois. Comment peut-on dévider des paroles qui n'ont absolument aucun contenu a priori, parce qu'a posteriori il est possible que cela puisse faire quelque chose à quelqu'un. En tout cas, on peut dire que dans la xyloglossie, on croit avoir des symboles alors qu'on a que des icônes, la distinction est importante à faire. Avez-vous déjà rencontré des gens atteints de jargonophasie ? Je n'en ai pas vu beaucoup, parce que ça se voit plutôt dans les accidents vasculaires cérébraux et pas chez les traumatisés crâniens. Les zones touchées sont très limitées et entraînent une aphasie. Je travaillais à Hyères, dans un centre pour cérébro-lésés, il y avait un type qui faisait de la jargonophasie. C'était très intéressant, on a fait une réunion extraordinaire avec lui, c'était un grand cardiologue de Lyon, et brutalement, il a fait un accident vasculaire, il parlait avec une conviction extraordinaire, mais évidemment on ne comprenait rien. La jargonophasie c'est du jargon, vous pouvez vous accrocher pour comprendre un mot, parfois un mot de la langue courante arrive, mais ce ne sont pas des vrais mots, ce sont toujours des points de liaison. Première remarque, c'est très difficile de ne pas

rire, il faut assumer ça, on rigole et ensuite on est débarrassé, on peut écouter. Mais si on ne rigole pas tout de suite, c'est foutu, parce qu'on aura le rire coincé là-dedans, et ça bouche les oreilles, c'est curieux... Il faut y aller à l'hypothèse sur ce qu'il est en train de dire, on avait essayé plein de trucs, comme il était un grand spécialiste du cœur, on lui avait amené des électro-cardiogrammes, mais ça ne lui disait rien du tout, il jargonnait tout autant. Tout à coup, par hasard, on a eu l'idée qu'il était en train de raconter les minutes qui avaient suivi sa chute. Avec les gestes, on a pu commencer à traduire, presque mot à mot, et là, son visage s'est complètement modifié. C'est terrible d'être enfermé dans un jargon alors que tu es en train de parler français, et qu'en face, ils rigolent d'abord, et puis ensuite ils ne comprennent que dalle, ils répondent à l'envers, c'est terrible, ça. Vous voyez comment on peut traiter des éléments de jargon, sont-ils des symboles ou des icônes ? On voit que ce sont des icônes, fondamentalement. Ce sont des symboles pour le bonhomme, il n'y a pas de doute là-dessus, mais les signes ne sont pas pour quelqu'un de particulier, ils sont pour tous. Le signe est quelque chose de public. Quand on parle du signe, on parle du signe public, on ne dit pas le signe que j'ai dans la tête. La question est celle là, de dire que les mots sont des icônes, et tout le travail est de transformer ces icônes en symboles. On le voit bien avec les enfants, c'est quand même le travail qu'on essaie de faire, on ne renonce jamais à ça. Avec les enfants autistes sans langage, qui sont dans l'icône, il y a pas de doute là-dessus, tout notre travail est en quelque sorte de greffer quelque chose, je dis bien greffer quelque chose qui puisse permettre de transformer ces icônes en symboles.

Pour donner un exemple de greffe, il y a les paupières de Vincent. On note qu'il a une paupière qui bouge. Tout d'abord, c'est une icône, au mieux un indice (peut-être un indice d'une poussière dans l'œil !), ou bien un symbole qui signifierait qu'il dit « oui ». Mais pour arriver au symbole, il faut greffer. On ne sait pas si lui voulait dire « oui » puisque son signe est public, au départ, ce n'est qu'un mouvement de paupière. Mais si nous greffons là-dessus un interprétant, si on décide que ce mouvement de paupière correspond à un « oui », à ce moment là, ça va transformer sa vie. Je donne habituellement l'exemple où on lui propose de l'eau, et si la paupière bouge, on lui foutait de l'eau dans la gorge, et si elle ne bougeait pas, il était au régime sec. C'est tout un problème, il ne faut pas se tromper, parce que quand la paupière ne bouge pas, ça ne veut pas dire qu'il dit non, « non oui », ce n'est pas « non ».

Je suis désolé de vous avoir lu ces trucs atroces parce que ça va vous désespérer et vous refuserez de lire Peirce une fois de plus, c'est vrai, franchement ce n'est pas encourageant. A une époque, je lisais facilement Peirce dans le texte et je vois que là, j'ai moins de facilité. Il y a le style de Peirce, et maintenant je suis habitué à écouter des gens qui parlent anglais chrétien, et pas peircien. L'idée fondamentale est de dire que l'homme est un symbole, et il tire de ça quelque chose de tout à fait énorme sur la question du « je pense ». Dans le « je pense », il y a quelque chose qui est évidemment à la fois de l'homme et du symbole, et ce « je pense » qui accompagne toutes nos représentations, (ça c'est Kant), est quelque chose qui n'est pas un. Avec *Itself in itself*, il commence à poser la question du sujet divisé, il pose la question si un symbole peut être seul. Vous pouvez y aller, même avec une greffe d'interprétant, le symbole ne peut pas être tout seul, il est déterminé par tous les symboles environnants, c'est dans un champ de symboles que ça apparaît...

Et l'homme, c'est pareil, l'homme croit qu'il est le seul à posséder son corps, mais ce n'est pas vrai. Son corps est possédé aussi par ceux qui ont leur esprit déterminé par lui, extraordinaire comme idée... Quand je pense, je ne peux pas penser seul, je pense avec des tas de gens autour. Ainsi, quand l'autre interprète correctement le symbole, ça veut dire que j'ai réussi à lui faire passer quelque chose de mon esprit dans son esprit. Quand je parle, je m'adresse à mon futur état, qui interprètera, mais mon futur état est aussi bien celui de l'autre, de telle manière qu'à ce moment-là, je ne peux pas faire de complète distinction entre cette unité là que je revendique, et l'unité de l'autre. Je suis obligé de dire que je suis constamment

en prise dans les... *minds*... Vous vous souvenez des discussions qu'on a eu sur *mind*, dans le *mind* des autres, je suis pris là dedans. Dans une certaine mesure, l'autre lit dans ma tête, c'est une réalité, il n'y a pas cette unité dont je me revendique. Ce corps qui semble être le mien ne m'appartient pas tant que ça, puisqu'il est aussi le corps du signe, qui peut être aussi bien dans le *mind* de l'autre. Quand on le voit comme ça, ça fait un peu bizarre, mais si on regarde de près, -encore faut-il avoir suffisamment d'arguments pour s'en convaincre soi-même-, si on pense que l'homme et le signe, c'est la même chose, c'est-à-dire que l'homme est un signe, on se rend compte qu'il y a un tas de conséquences qui portent sur tout ce halo de quelqu'un tel qu'il est réfracté dans l'esprit de l'autre.

Pour ceux que ça intéresse, vous pouvez le lire autour de 7.590, il y a tout un paquet de choses vraiment intéressantes. Plus simple, vous avez ça traduit dans « *À la recherche d'une méthode* », dans « *L'essence diaphane de l'homme* », où il parle de ça. Il conclue sur le fait que l'homme est immortel, comme le symbole, ce qui est vrai. Je parle souvent ici de mon copain Horace Torruba, d'en parler je le fais vivre comme symbole, voilà la dimension d'immortalité. Mais si nous tenons à tout prix à rentrer notre corps dans l'histoire en disant qu'il est la pierre de touche de ce que je suis, alors là c'est désespéré. À lundi...